

La Porteuse de pain (1884-1887)

Chapitre III : (Extraits)

Renvoyée !

Après la première faute commise par Jeanne en laissant partir l'ouvrier Vincent, par pure compassion et faisant abstraction du refus du contremaître, pour voir sa femme malade, voilà qu'on l'inculpe d'une autre faute grave et on la renvoie de l'usine, source de son pain quotidien.

– Puisque Mme Fortier est là, ayez donc la bonté, monsieur, de lui apprendre qu'il lui est absolument défendu d'introduire du pétrole dans l'usine pour son usage particulier. »

M. Labroue bondit.

« Du pétrole ! s'écria-t-il, du pétrole ici !

– Oui, monsieur, répondit le caissier, Mme Fortier se sert d'une lampe à huile minérale. J'ai senti hier, auprès de sa loge, l'odeur du pétrole renversé.

– Prétendez-vous ignorer, madame, que ceci constitue une désobéissance formelle au règlement ? demanda l'ingénieur.

– Je l'ignorais, monsieur.

– C'est impossible !

– Je ne mens jamais. À quoi me servirait d'ailleurs un mensonge ? Je vois bien que la mesure est comble.

– Et vous ne vous trompez point, madame, répliqua M. Labroue. À la fin du mois vous quitterez l'usine.

– Ainsi, balbutia Jeanne qu'étouffaient les sanglots, vous me chassez !... Mon mari est mort dans votre maison, tué pour votre service, à son poste, comme un soldat. Que vous importe ! Vous me chassez ! Que deviendrai-je ? Que deviendront mes petits enfants ? Peu vous importe encore ! Ah ! Tenez, monsieur, prenez garde, cela ne vous portera pas bonheur !... »

M. Labroue regarda Jeanne fixement.

« Qu'est-ce à dire ? demanda-t-il.

– Malheureuse ! s'écria le caissier. C'est une menace !

– Non, monsieur, répondit Jeanne qui sanglotait, je ne menace pas, je ne menace personne, j'accepte le malheur qui, coup sur coup, me frappe, et je garde pour moi mon chagrin... Je suis fautive, j'en dois porter la peine. Je partirai, monsieur, je m'en irai dans huit jours. Veuillez vous procurer quelqu'un qui me remplace. »

M. Labroue, malgré sa rudesse, se sentait très ému.

« Vous vous trompez absolument, ma pauvre enfant, fit-il avec douceur, je ne vous chasse pas... Je m'aperçois que j'ai eu tort de mettre une femme à un poste où de toute nécessité il faut un homme... et vous devez le comprendre.

– Il fallait y penser d'abord, monsieur.

– Sans doute, mais mon vif désir de vous être utile m'a empêché de réfléchir. Restez jusqu'à la fin du mois. D'ici là je vous aurai trouvé une place mieux en rapport avec votre caractère et vos aptitudes.

– Non... non... monsieur, dans huit jours, je partirai. Aussi bien, cette maison était un enfer pour moi. Il me semblait y marcher dans du sang, au milieu de mes souvenirs lugubres. C'est une maison maudite, où mon pauvre mari a trouvé la mort, et où je n'ai trouvé, moi, que des chagrins. »

Et la jeune femme s'élança hors du cabinet.

« Pauvre femme ! dit l'ingénieur. Je suis désolé vraiment de ce qui arrive. J'ai ravivé toutes ses douleurs. Certes, elle n'agissait point avec des intentions mauvaises, mais enfin rien ne se passait correctement. Je ne sais où j'avais la tête en lui donnant cette place.

– Vous n'écoutez que votre bon cœur, monsieur, répliqua le caissier d'un ton patelin.

– Je lui trouverai une place auprès de ma sœur. Cela pourra s'arranger sans doute.

– Ah ! monsieur, reprit le caissier, prenez garde de trop suivre votre premier mouvement. Cette femme vous a menacé.

– Était-ce bien une menace ?

– Positivement. Cette Jeanne Fortier me fait l'effet de partager sa haine entre vous et la maison. Prenez garde, monsieur...

– Allons, Ricoux, vous exagérez ! Vous voyez les choses trop en noir ! Cette pauvre femme est veuve et mère de famille ! Je dois faire quelque chose pour elle. Si je ne puis la placer auprès de ma sœur, je lui remettrai une somme assez ronde pour lui permettre de vivre en attendant du travail. » [...]

On entendit la sonnerie de cloche, annonçant la fermeture des ateliers. Le caissier souhaita le bonsoir à son patron et se retira. Le garçon de bureau vint prendre les ordres.

« Vous pouvez partir, je n'en ai pas à vous donner ce soir, David », lui fit l'ingénieur.

David quitta le cabinet, prit son chapeau dans le couloir et traversa pour gagner la porte de sortie.

Le départ des ouvriers s'achevait. Le garçon de bureau, au lieu de sortir de la cour, s'arrêta sur le seuil de la loge.

« Eh bien, quoi, petit Georges, cria-t-il, on ne vient donc pas dire bonsoir à son camarade, aujourd'hui ? »

L'enfant apparut.

« Qué que t'as ? reprit David, t'as les yeux rouges, mon mignon. Pourquoi tu pleures ?

– Maman a du chagrin... fit le petit Georges.

– Du chagrin ? » répéta le garçon de bureau.

Il avança sa tête dans l'encadrement de la porte et demanda :

« Quoi c'est-il donc qui se passe, m'ame Fortier ? »

Jeanne sanglotait.

« Ah ! mon pauvre David, balbutia Jeanne en essayant d'étouffer ses sanglots, je suis malheureuse... On me chasse...

– On vous chasse d'ici, vous ! s'écria le garçon de bureau atterré par cette nouvelle, c'est pas possible. Et pourquoi ?... Qu'est-ce qu'on a donc à vous reprocher ? »

Jeanne raconta brièvement les motifs du mécontentement de l'ingénieur.

« Ah ! reprit David après avoir écouté, présentement la chose ne m'étonne plus. Mais ça s'arrangera. Vous connaissez le particulier, vif comme la poudre, mais au fond il n'y a pas de plus brave homme que lui. Il ne peut pas vous renvoyer, vous la veuve de Pierre Fortier.

– Je m'en irai. Dans huit jours j'aurai quitté l'usine ! Mais je l'ai dit à M. Labroue, ça ne lui portera point bonheur !

– Tout ça, c'est des paroles, m'ame Fortier. Ça se rabibochera, vous verrez, et vous resterez avec nous... Au revoir, m'ame Fortier... Bonsoir petiot. »

David tendit les bras à Georges, lui donna deux gros baisers et sortit. Jeanne attendit pour fermer la porte que les feuilles de présence lui eussent été apportées. Dix minutes s'écoulèrent, puis Jacques Garaud parut.

« Voici les feuilles, dit-il. Rien de nouveau ? »

Le petit Georges lui saisit la main, et répondit :

« Nous avons bien du chagrin, mon ami Jacques. Nous partons de l'usine... »

Le contremaître tressaillit.

« Vous partez de l'usine ! » s'écria-t-il.

Jeanne fit un signe de tête affirmatif.

« Ainsi, ce que je redoutais est arrivé ! Le patron vous a fait des reproches... il s'est mis en colère, et... »

– Et il m'a chassée ! acheva Mme Fortier.

– Vous l'avez irrité, certainement.

– Je me suis révoltée contre ses reproches qui pouvaient être formulés moins durement. Dans huit jours, je quitterai l'usine.

– Et où irez-vous, dans huit jours ? Que ferez-vous ?

– Où j'irai ? Je ne sais pas... Ce que je ferai ? Je travaillerai... pour gagner mon pain et celui de mes enfants.

– Voyons, Jeanne, il ne faut point aggraver par votre faute une situation déjà bien difficile. Le patron peut revenir sur cette

détermination prise dans un premier mouvement.

– Je veux partir.

– Et moi, Jeanne, je ne vous verrai plus !

– Cela vaudra mieux. Souvenez-vous de ce que je vous disais tantôt. En ne me voyant plus, vous m’oubliezez.

– Souvenez-vous de ce que je vous ai répondu : Mon amour, c’est ma vie ! Voyons, Jeanne, point de coup de tête ! Demain je parlerai au patron, je le supplierai de vous conserver ici.

– Monsieur Garaud, je vous défends de faire cela.

– Mais c’est la misère qui vous attend ! Jeanne, vous connaissez mes sentiments pour vous. Je vous répète ce soir ce que je vous disais ce matin ! Je vous aime... aimez-moi... vivons ensemble... »

La jeune femme indignée se redressa.

« Vivre avec vous ! s’écria-t-elle. Être votre maîtresse !... Pour me faire une proposition semblable, il faut que vous me méprisiez bien !

– Je vous jure que le lendemain du jour où les dix premiers mois de votre veuvage seront finis, vous deviendrez ma femme. »

Puis il poursuivit avec passion :

« Jeanne... chère Jeanne... réfléchissez... Ce que je vous propose, c’est la vie, c’est le bonheur pour des petits êtres que vous aimez, et que j’aimerai, moi, de toutes mes forces. Si vous me repoussez, ce sera pour eux comme pour vous la misère... La misère noire. On sait ce que rapporte le travail d’une femme. Jamais vous ne pourrez gagner assez pour donner aux petits la nourriture et les vêtements dont ils ont besoin.

– Ah ! tentateur ! Vous assombrissez ce tableau pour m’épouvanter... pour me décourager...

– Je vous dis la vérité telle qu’elle est. Mais je vous sauverai malgré vous ! Vous serez ma femme...

– Mon Dieu... mon Dieu... fit Jeanne avec une sorte d’affolement. Il ne se taira pas, et il ne partira pas !

– Je veux vous prouver ma tendresse par mon obéissance. Je

pars. Mais pour m'occuper de vous... »

Et Jacques Garaud quitta la jeune femme qu'il laissait en proie à une agitation terrible. Ces paroles confuses s'échappaient de ses lèvres :

« Il a raison... il n'a que trop raison. Pour ces pauvres petits, pour moi, c'est la misère. Comment pourrais-je, avec le travail de mes mains, payer les mois de nourrice de Lucie ? Comment élèverais-je Georges ? Ah ! la situation est effroyable. Jacques m'offre la paix... la tranquillité... l'aisance... Mais pour cela il faudrait trahir le serment que j'ai fait à Pierre à son lit de mort. Ce serait odieux... ce serait lâche !... Non... Non... »

Jeanne, puisant dans sa volonté une force surhumaine, se leva, essuya ses larmes et sortit de la loge. Elle ferma la porte de la cour comme cela lui était recommandé, puis elle alla faire une ronde dans les ateliers déserts, visita les écuries, où le cocher donnait à ses chevaux le repas du soir, et revint chez elle.

M. Labroue se présentait pour sortir. Elle lui ouvrit la porte sans prononcer une parole et rentra. Georges jouait dans un coin de la chambre avec son éternel cheval de carton et avec une boîte de soldats de plomb. Le cocher sortit à son tour. Jeanne resta seule dans la fabrique.

Chapitre IV : (Extraits)

Le moment propice.

Jacques va profiter du voyage de M. Labroue pour mettre sa menace à exécution.

À l'heure de la sortie, le contremaître vint apporter les feuilles de présence pour le lendemain.

« Bonsoir, Jeanne ! dit-il. Bonne nuit !... »

Il allait sortir. Cette fois, ce fut Mme Fortier qui l'arrêta.

« Que vouliez-vous me dire ce matin ? » demanda-t-elle.

Jacques tressaillit visiblement et répondit :

« Je voulais vous dire bien des choses...

– Eh bien, dites-les...

– Non... j'ai réfléchi... pas encore... je n'ose pas. Mais si je ne vous parle point, je vous écrirai, c'est plus facile. »

Jeanne trouva les paroles du contremaître non moins étranges que sa physionomie.

« Vous me faites presque peur ! murmura-t-elle.

– Ne me demandez rien... quant à présent du moins... et répondez à une question qu'il faut que je vous adresse...

– Une question ? répéta Jeanne. Laquelle ?

– Avez-vous sérieusement pensé à ce que je vous disais hier relativement à votre situation ? reprit le contremaître.

– Oui, j'y ai pensé...

– Et consentez-vous à ce que je vous proposais...

– Quand vous m'aurez appris ce que vous ne voulez pas, ce que vous n'osez pas m'apprendre aujourd'hui.

– Eh bien, demain notre sort à tous deux sera fixé... fixé...

– Demain ? Pourquoi demain ?

– Ne m'interrogez point. Demain arrivera vite, et en quelques heures il se passe bien des choses. »

Puis Jacques Garaud partit brusquement ; il alla dîner à l'endroit où il prenait ses repas, resta chez le marchand de vin jusqu'à dix heures du soir, jouant aux cartes de l'air le plus calme avec quelques camarades auxquels il souhaita une bonne nuit en les quittant.

Aussitôt qu'il fut seul, son visage redevint sombre comme il était depuis deux jours. Au lieu de se rendre chez lui, Jacques s'engagea dans un sentier traversant la plaine entre Alfortville et Alfort. Bientôt il se trouva dans les terres labourées. Il allait vite, et prêtant l'oreille afin de s'assurer que personne ne marchait derrière lui ou ne venait à sa rencontre. Soudain il s'arrêta. Une muraille se dressait en face de lui. C'était celle de l'usine de M. Labroue. Il la côtoya jusqu'à la petite porte bâtarde voisine du pavillon habité par l'ingénieur.

« C'est par là qu'il faut entrer... » murmura-t-il en se baissant vers la serrure qu'il examina avec attention.

Tirant ensuite de sa poche une boîte de fer-blanc, il l'ouvrit. Cette boîte renfermait un morceau de cire à modeler avec lequel il prit l'empreinte de la serrure. Cela fait, il se dirigea vers Alfortville par le chemin qu'il avait suivi pour venir.

https://fr.wikisource.org/wiki/La_Porteuse_de_pain

*** **